

Emilie Blaser, comédienne

Hyperactive, elle apprend à se calmer

Gilles Simond Texte
Patrick Martin Photo

Les auditeurs de la RTS connaissent la voix d'Emilie Blaser, l'une de celles qui leur indiquent s'il faut emporter un parapluie en sortant de chez eux. Certains ignorent sans doute que Madame Météo est surtout comédienne, créatrice de ses spectacles et administratrice de sa compagnie. «En 2011, le Théâtre populaire romand souhaitait mettre en valeur le patrimoine régional à travers des spectacles courts. Tout à coup, cela s'est imposé à mon esprit. J'ai fondé ma propre compagnie, la Distillerie, pour répondre à sa demande.» Fan d'architecture, elle a l'idée avec un ami d'emmenager de petits groupes de spectateurs à travers l'«œuvre d'art totale» qu'est le crématoire de La Chaux-de-Fonds, en les faisant réfléchir à ce qui est important dans leur vie et à ce qu'ils sont prêts à lâcher. «Du coup, j'ai vu le milieu théâtral différemment. Je me suis dit que je pouvais faire les choses moi-même. Cela m'a permis de me demander de quoi j'ai envie de parler, de ne pas être uniquement interprète.»

Un pas vers l'introspection que la jeune femme va prolonger dans une prochaine création, *Tu nous entends?* (à découvrir en 2016). «Je me demande pourquoi je m'épuise à courir sans cesse. Je fais toujours 40 000 trucs, par peur du vide, de la solitude, ou par crainte d'être abandonnée. Alors, sur la base des icônes rock mortes en pleine jeunesse, nous allons chercher à savoir comment nous appuyer sur la peur de la mort pour créer, parler de la vie et faire se rencontrer le rock et le théâtre.»

Dans l'immédiat, Emilie Blaser travaille à sa prochaine pièce, *Tristesse animal noir*, montée avec le collectif Sur un Malentendu, à découvrir fin novembre à l'Arsenic.

Multitalent, multitâche, elle vient de boucler le dernier épisode d'un web-reportage issu de sa collaboration avec le groupe de folk franco-américain Moriarty, qu'elle a accompagné en tournée, au Québec notamment. «Leur nom est tiré du roman *Sur la route*, de Jack Kerouac. Je me suis demandé si la tournée, la route, pouvait être un moment de création. J'avais quinze heures de rushes. Scénariser, monter, j'ai dû tout apprendre.» Cela donne cinq épisodes de 20 minutes, dont le dernier est disponible depuis hier sur un site créé tout exprès*. Le format n'est pas adapté aux besoins de la RTS? Qu'importe. Une radio de la Belle Province va diffuser le reportage. «Je suis heureuse d'être allée au bout.»

«J'ai tout de mon père. Dès que le réveil sonne, je me lève, alors que ma mère laisse sonner...»

La persévérance est l'une des qualités qu'elle se reconnaît. Au chapitre des défauts, elle avoue un côté maniaque. Elle possède le sens de l'organisation, qui lui vient de son père. Comme ses jolis yeux verts. «J'ai tout de lui. Dès que le réveil sonne, hop, je me lève, alors que ma mère laisse sonner...»

Une détermination qui lui a servi lorsqu'elle a quitté sa famille et Couvet pour Paris, à 18 ans. «Je ne pensais pas devenir comédienne. Dès l'âge de 6 ans, je voulais être prof ou journaliste. Comme beaucoup, je souhaitais prendre une année sabbatique avant de rejoindre l'université. J'avais fait un peu de théâtre amateur au Val-de-Travers, je me suis inscrite au Cours Florent.» Elle restera quatre ans dans la Ville Lumière, malgré le choc ini-



Carte d'identité

Née le 2 mai 1985 à Couvet (NE).

Cinq dates importantes

2003 Part à Paris étudier le théâtre au Cours Florent.

2006 L'acteur Bruno Putzulu la fait monter sur le plateau de Vidy. «Je me suis dit: c'est là que j'ai envie d'être.»

2007 Retour à Lausanne. Etudes à la Manufacture - Haute Ecole de théâtre de Suisse romande.

2011 Crée sa propre compagnie.

2014 Découverte des Grisons et de leur architecture. «J'y ai trouvé la future direction de travail pour ma compagnie.»

tial, lorsqu'elle découvre la dureté du milieu. «J'avais peur d'aller sur scène, je me sentais tout le temps jugée. Les premières semaines, je pleurais tout le temps.» Mais la jeune femme a du caractère. Elle s'accroche et, quand elle est acceptée en deuxième année, se décide à poursuivre. «Mes parents m'ont toujours soutenue. Je me suis inscrite à la Sorbonne en lettres modernes, je travaillais à côté, mais je m'épuisais. Ma mère m'a dit: «Tu veux faire du théâtre? Alors vas-y à fond.» Ce sera le théâtre donc, outre de petits boulots pour survivre. «Au Cours Florent, j'ai surtout découvert les auteurs, les textes, j'ai beaucoup lu.»

Après un premier échec, les portes de la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, la Manufacture, s'ouvrent à elle en 2007:

«J'étais très heureuse d'être prise. En tout cas, j'allais avancer, avoir une bonne formation.» Elle y découvre une tout autre ambiance qu'à Paris, loin de la concurrence effrénée qui règne là-bas. «Tout le monde est là pour la même chose: travailler, jouer et créer des spectacles.» A la sortie de l'école, elle enchaîne les rôles, se met à enseigner puis entre à la Radio romande. Désormais Lausannoise, elle passe d'un projet à l'autre sans faire de pause. Une boulimie d'activités qui tourne mal: victime d'un malaise, elle tombe dans les pommes à la première d'un spectacle. «L'an dernier seulement, j'ai compris l'importance du vide, du besoin de s'arrêter, de laisser venir les idées.»

* www.soundroad.ch

Emilie

THÉÂTRE Fonceuse et talentueuse, la comédienne neuchâteloise, déjà à la tête de sa compagnie, démarre une carrière sur les chapeaux de roues. On la suit volontiers.

BLASER

Les ailes de l'ange

CÉCILE DALLA TORRE

Si vous ne l'avez jamais vue sur scène, vous l'avez sans doute entendue à l'antenne. Emilie Blaser fait la pluie et le beau temps sur les ondes de la RTS. En émissaire météo, la comédienne modifie légèrement sa voix, un soupçon plus grave. Une corde de plus à l'arc de cette fonceuse, au visage d'ingénue et au peps de fer. «Je suis taureau!», nous dit-elle en débarquant au rendez-vous à l'heure du déjeuner, en jeans et en sweet décontracté. Ce jour-là, elle est justement «moins stress» pour nous rencontrer, n'ayant que ses «répètes» qui démarrent au Grütli en début d'après-midi. Pas toujours facile de concilier un art conçu pour palper le soir dans le noir avec les aubes matinales imposées par le travail radiophonique.

On s'attable au café dudit théâtre genevois avant qu'elle n'aille tapoter sur son «piano déglingué». Emilie Blaser tient des petits rôles dans la pièce d'Ödon Von Horvath que met en scène Frédéric Polier ce mois-ci. Dont celui d'une jeune pianiste, qu'elle endosse aisément après avoir démarré l'instrument à 7 ans, au Conservatoire de Neuchâtel. A l'époque, outre l'envie irrésistible d'apprendre le piano, elle rêve fermement d'une carrière de journaliste ou d'enseignante – les lettres et l'histoire la passionnent. En présentant la météo pour la Radio télévision suisse – qui confie toujours la tâche à des comédiens –, Emilie Blaser met bel et bien un pied dans l'univers journalistique. Quant au second objectif, il est lui aussi atteint: elle enseigne l'art dramatique dans un centre professionnel.

On l'aura compris, la comédienne n'est pas tout à fait du genre à se tourner les pouces en attendant que tout lui tombe du ciel. Y compris les rôles sur le plateau. Elle n'a d'ailleurs pas vraiment chômé depuis sa sortie d'école en 2010. Après quatre ans d'études à La Manufacture-Haute école de théâtre de Suisse romande, elle enchaîne pas moins de quatre spectacles la première saison. Dont une escapade au Festival d'Avignon (l'officiel, donc), aux côtés de Mathieu Bertholet avec *Rosa seulement*.

SE RÉVER EN TRAGÉDIENNE

Au moment où Arc en Scènes, Centre neuchâtelois des Arts vivants, à La Chaux-de-Fonds, lance un appel aux artistes de la région, celle qui a grandi dans le Val-de-Travers ne tergiverse pas longtemps. Les idées théâtrales pour mettre en valeur le patrimoine local germent vite. En une quinzaine de jours, Emilie Blaser remue ciel et terre pour créer sa compagnie, La Distillerie. C'était il y a deux ans, la jeune femme n'avait que 26 ans. Aujourd'hui, elle a bien envie de monter un projet par an: le premier est donc

déjà loin, le deuxième sur les rails pour l'automne, et le troisième en cours de gestation.

«On était attendus au tournant pour la première création de la compagnie.» Effectivement, un voyage théâtral qui mène jusqu'au cœur de l'ancien crématoire de la ville, petit bijou de l'Art nouveau, n'était pas gagné d'avance. Mais le pari est réussi. *Je ne fais que passer*, périple vers l'au-delà créé collectivement avec deux comparses, «a bien marché». Et l'on confirme qu'Emilie Blaser, guidant son public jusqu'aux portes du paradis ou de l'enfer, avait sans doute quelque chose de plus vrai qu'Hadès. Sinon de plus mystérieux.

Outre la détermination, on sent sous cette frange blonde comme les blés et un regard d'un vert translucide une part de mystère, presque angélique, qui entend nous mener loin. Et que l'on a forcément envie de suivre. Car Emilie Blaser aime «ouvrir des portes». Ce que lui permet son métier. Son physique d'ingénue ne colle pourtant pas tout à fait au personnage. On lui confie le plus souvent des rôles de jeunes filles, «plus ou moins torturées»: sa féminité et sa douceur, côté pile, dissimulent une face «garçon-manqué», et une bonne once de dureté. Elle a d'ailleurs incarné les deux revers de la médaille. Son rêve? «Interpréter un rôle de tragédienne. Bérénice, Electre...» Elle s'en sent maintenant capable, dix ans après ses débuts aux cours Florent, où il lui était plus difficile d'atteindre ce qu'on lui demandait. «A 18 ans, je ne pouvais pas jouer une Hermione.»

DANS LA JUNGLE DE FLORENT

Au fil de ses années parisiennes, elle découvre les auteurs, se frotte aux textes, notamment aux alexandrins. «On travaillait beaucoup de scènes», se souvient-elle en évoquant cette «expérience de fou». Pendant trois ans, elle se forge son chemin dans cette «jungle» qu'est Florent. Les trois premiers mois, elle les mène d'ailleurs de front avec des études de Lettres à la Sorbonne. Ereintée, elle finit le plus souvent en pleurs dans sa chambre de dix mètres carrés. Au bout du fil, sa mère lui dit: «Tu as voulu faire du théâtre, alors consacre-toi au théâtre!» Elle s'exécute, abandonnant la fac.

Paris lui a valu aussi de sceller son destin de comédienne par sa rencontre avec Bruno Putzulu, ancien pensionnaire de la Comédie-Française. Le délice se produit lorsqu'il vient jouer à Vidy. «C'est là que j'ai envie d'être», se dit l'apprentie-comédienne quand il la fait grimper sur un plateau à la scénographie imposante, après la représentation.

Ce dimanche, direction Neuchâtel. La comédienne se mettra en quête de lieux à l'abandon, de bouts de murs ou de restes de remparts. Le rapport avec le plateau? L'architecture, discipline qu'elle adore. C'est précisément le thème de la forme courte à laquelle elle songe pour le troisième



Emilie Blaser. FRANCESCA PALAZZI

me projet de La Distillerie. «Les petites agonies urbaines», mémoire d'une amie architecte, sur la transformation par l'art de lieux en perdition, en est le point de départ. «L'architecte pense les plaies de la ville. Comment le comédien pourrait se servir de cette matière pour être utile?», questionne Emilie Blaser.

D COMME DÉSOBÉISSANCE

Mais d'ici là, elle a envie de «bousculer les choses» avec *Les Trublions*, de Marion Aubert, créé en octobre prochain au Grütli, avant de tourner à l'Arsenic et dans deux autres lieux romands. «Désir, désordre, désobéissance»: thème de la commande à laquelle la jeune auteure française a répondu par une «farce médiévale». «Un texte joyeux qui aborde des questions plus profondes, que nous avons monté comme exercice à La Manufacture, et qui avait bien fonctionné», réplique la comédienne.

«Comment encore troubler les gens au théâtre?», s'interroge Emilie Blaser, assez fan du

travail des Belges de Tg Stan ou des Chiens de Navarre, sans omettre celui d'un Vincent Macaigne, «assumé jusqu'au bout». On imagine que l'équipe de cinq comédiens, qui va partir de cette ébauche originelle, ne ressortira pas bredouille de sa prochaine semaine de création collective en montagne.

On ne sait pas encore si l'instigatrice de ce projet arrivera à franchir, comme d'autres, les portes des tournées hexagonales. Un horizon auquel elle aspire, après avoir beaucoup travaillé en Suisse romande. Quoi qu'il en soit, Emilie Blaser, de nature résolument optimiste, a compris une chose importante dans sa profession, où l'on pointe souvent au chômage. «Le vide fait partie de notre métier. On en a besoin pour se ressourcer.» Et, de toute façon, les anges ont bien des ailes, non?

Légendes de la forêt viennoise, du 23 avril au 12 mai, Théâtre du Grütli, Genève, www.grutli.ch

Les Trublions, en tournée à Genève, Neuchâtel, Vevey et Lausanne dès octobre, www.la-distillerie.ch





Judith Goudal, lauréate d'un prix d'études d'art dramatique, est en formation à La Manufacture.

Talent du mois

Comédienne hors des lignes

1er novembre, 2013 Pascaline Sordet

Judith Goudal est une actrice en devenir, élève à La Manufacture. Elle a gagné cet été un prix d'études d'art dramatique du Pour-cent culturel Migros. Entre enthousiasme et incrédulité, elle raconte son parcours qu'elle avait pensé linéaire mais qui a pris des chemins de traverse.

C'est un petit bout de femme qui entre dans le Café de Grancy à Lausanne, son carré à frange encadrant son visage souriant. Nous sommes dimanche après-midi, seul jour de repos entre les répétitions des pièces que la comédienne Judith Goudal prépare à la Manufacture (Haute Ecole de Théâtre de Suisse Romande). Souriante et disponible malgré la fatigue qui guette, elle se plie au jeu du portrait.

Elle commence par raconter une enfance tranquille à Genève, entre une mère journaliste et un père graphiste. Le théâtre, qu'elle commence à huit ans avec la Compagnie Spirale, l'enchantement devant les pièces en costume: «J'étais fascinée parce que les comédiens avaient le droit de mentir, et que s'ils mentaient bien, on les applaudissait». Elle dit l'envie précoce de jouer la comédie: «J'ai tout de suite eu envie d'en faire mon métier mais ça me semblait impossible».

Ce qu'elle ne raconte pas tout de suite, ce sont les allergies qui la rendent malade, les tests réguliers pour essayer d'en détecter l'origine. On s'interroge ensemble sur la pertinence de parler de ces soucis, elle hésite: «J'ai beaucoup utilisé ma santé comme excuse. J'étais souvent malade, j'ai souvent raté les cours, je me complaisais un peu dans ma fragilité. Je n'ai plus envie de ce rapport.» Pourtant, expérimenter l'échec, sortir du chemin qu'on s'était tracé - une maturité en grec ancien et des études de Lettres - lui a permis d'emprunter une voie différente.

Dépasser la réalité

Alors qu'elle refait sa deuxième année de gymnase, ses parents se séparent. La période est difficile, les relations compliquées. Elle sort beaucoup, se réfugie dans une vie sociale agitée, manque l'école et finit pas tomber réellement malade. Épuisée, déprimée, elle ne quitte plus son lit et finit par laisser tomber complètement l'école. «Le théâtre est la seule chose que je faisais encore.» C'est à ce moment-là qu'elle rencontre le personnage d'Ilse dans «L'Éveil du printemps» de Frank Wedekind. Ce personnage de jeune fille libre et rebelle, qui a quitté le carcan social qui l'étouffait pour vivre une vie de bohème la fascine, et résonne avec son histoire récente. «C'est l'histoire d'adolescents qui découvrent la liberté, l'amour, la sexualité et j'ai été éblouie de lire à ce moment-là ce texte dont je me suis sentie proche, de le vivre sur scène où on peut exploser. C'est un moyen de dépasser la réalité.» Elle parle de cette période difficile discrètement, avec pudeur. Pourtant, une fois racontée, l'expérience apparaît comme fondatrice dans son envie de monter sur les planches: «Ce qui m'a le plus blessée est aussi ce qui m'a le plus poussée vers le théâtre», admet-elle.

L'école derrière elle, elle se lance dans une année de théâtre à plein temps, au Conservatoire de Genève, «pour lutter contre la déprime et pour tester mon envie.» A ce stade, la jeune fille n'envisage pas encore de devenir comédienne professionnelle, ses projets d'avenir restent flous. «Je me suis retrouvée hors des lignes que je m'étais fixée.» En voyant les autres élèves du Conservatoire préparer activement les concours des grandes écoles de théâtre, elle se rend compte que cette carrière qu'elle entrevoit est à portée de main et décide de se lancer: «Je connaissais la Manufacture, des gens qui y étaient allés. Comme je jouais au théâtre de Carouge, je n'avais pas le temps de passer plusieurs concours la même année, je n'ai donc passé que celui-là.» Avec succès.

Ne pas être un poids

Après une première année intense, Judith Goudal vient de gagner le Prix d'études d'art dramatique du Pour-cent culturel Migros et la Bourse d'études Friedl Wald. «Gagner ces bourses a été un énorme soulagement. Mes parents me soutiennent, mais ils ne roulent pas sur l'or. Mes grands-parents m'ont aidée aussi. Ces bourses me permettent de me soutenir moi-même.» Toujours discrète, toujours dans le doute, Judith ne voudrait surtout pas «être un poids.» Il faut presque lui tirer les vers du nez pour qu'elle exprime ce que cette récompense représente pour elle, en tant que comédienne: «J'ai mis beaucoup de temps à réaliser, mais ça me fait super plaisir, c'est une reconnaissance importante.»

Ces doutes constants, elle l'admet, font partie de sa personnalité. «Un peu c'est

important, sinon la chute est trop violente. En même temps, le moment où je doute le moins, c'est sur le plateau.» La jeune comédienne montre un mélange d'enthousiasme certain et d'incrédulité face à ce qui lui arrive. «Il y a trois ans, j'avais arrêté l'école, je n'avais pas de bac, c'était vraiment dur... et là je vais passer un bachelor de comédienne.»

Une formation dont elle entend profiter à fond, même si le rythme est épuisant. Il a fallu sacrifier un peu les amis, les activités extérieures à l'école. Elle le regrette dans un sourire, enchaînant immédiatement sur l'expérience irremplaçable que ces années d'école lui apportent: «Il y a un rythme et des rencontres incroyables, les stages qui s'enchaînent, des comédiens et des metteurs en scène très différents, c'est fascinant de voir la richesse et la variété de ce métier.»

Une profession qu'elle semble armée pour affronter, plus solide qu'on ne la perçoit au premier abord. «Je connais mes limites. Les excès, je les vis sur scène. J'ai été confrontée à ma propre mortalité, je me suis réconciliée avec ma santé et mes faiblesses.» Elle s'étonne elle-même du ton sérieux qu'a prise notre discussion. Elle jure dans un éclat de rire qu'elle est pourtant une vraie blagueuse.

Le Pour-cent culturel Migros est un engagement volontaire de Migros, inscrit dans ses statuts, en faveur de la culture, de la société, de la formation, des loisirs et de l'économie.

www.pour-cent-culturel-migros.ch

© Migros-Kulturprozent

Sortir ce week-end

Théâtre

Sur la scène de l'Arsenic
la comédienne Julia
Perazzini et la danseuse
Géraldine Chollet
poussent le public
à la réflexion.

PAULINE AMEZ-DROZ



King Kong théorie frappe à Lausanne

En adaptant le livre coup de poing de Virginie Despentes, l'Arsenic met en lumière un féminisme trash et libérateur

Sophie Grecuccio

Ce n'est pas un roman ni une autobiographie. Sorti en 2006, *King Kong théorie*, de la très controversée Virginie Despentes, est un récit d'initiation, cru et enragé, subtil et provocateur, que la jeune metteuse en scène Emilie Charriot a traduit en langage théâtral et qu'elle propose à Lausanne jusqu'à dimanche, à l'Arsenic.

«L'écriture et le propos du texte m'ont bouleversée, dérangée. Tout est si intime et universel

à la fois, raconte Emilie Charriot. Derrière un discours engagé, il y a l'histoire personnelle de l'auteure, les étapes qui l'ont poussée à devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Le transposer sur scène était devenu une évidence, une obsession presque.»

Plus qu'un manifeste d'un féminisme nouveau, *King Kong théorie* est un essai dans lequel Virginie Despentes se remémore le passage - brutal - d'une innocence violée à une vie d'adulte faite de prostitution et de blessures, qui retrouve un souffle nouveau grâce à la révolte féminine-féministe. Le texte est aussi la continuation d'une

analyse qui avait commencé avec *Baise-moi* et *Les jolies choses* sur la condition des femmes dans la société, la difficulté de s'émanciper et de dépasser les rôles (fossilisés) attribués aux femmes et aux hommes.

«Virginie Despentes assène ses propres vérités en fonction de sa vie et de son expérience, elle se permet un féminisme radical en fonction d'une vie radicale, continue la metteuse en scène. Elle s'oppose à la dictature de l'apparence et des canons de beauté (la maigreur à tout prix, etc.). Elle parle de tout ce que la société attend de nous, le contrôle social qui

en découle, utilisé pour alimenter une dynamique patriarcale désuète et dangereuse.» Sur scène, Julia Perazzini et Géraldine Chollet, respectivement comédienne et danseuse, accompagneront Emilie Charriot sur ce terrain conflictuel et délicat qui pousse à la réflexion.

La guerre est déclarée

Et si Despentes - qui se définit «plus King Kong que Kate Moss» - écrit pour «les moches, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf» et se considère comme une «prolotte de la féminité», elle n'oublie pas les

mecs. Car la société patriarcale dans laquelle on évolue en a aussi mutilé certains, ceux qui doivent réprimer leurs émotions, qui doivent garder en tête que d'avoir une femme hyperdominée à la maison veut dire savoir assurer, rassurer.

Alors elle se bat pour ceux «qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se battre (...), ceux qui ne sont pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés, (...) ceux qui ne veulent pas qu'on compte sur eux, ceux qui ont peur tout seuls le soir.»

Le féminisme, selon Despentes, est une aventure collective pour «les femmes, les hommes, les autres». Déclaration de guerre, cri de combat pour en finir avec une douce bien-pensance, *King Kong théorie* rappelle surtout que cette femme idéale à qui l'on enjoint d'être séduisante (mais pas trop), intelligente mais un peu effacée, qui réussit (mais pas exagérément, pour ne pas être louche)... n'existe pas.

Lausanne, Arsenic

Je, sa (19 h), ve (20 h 30) et di (18 h)
Rens.: 021 625 11 36
www.arsenic.ch



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'716
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 29
Surface: 71'079 mm²



Julia Perazzini sur le devant du plateau vide et, derrière, Géraldine Chollet. La simplicité du dispositif dit bien la radicalité du propos de Virginie Despentes.

ARCHIVES

«King Kong Théorie», femme forte, spectacle racé

Marie-Pierre Genecand

> Scène Pour son premier spectacle, Emilie Charriot adapte le manifeste de Virginie Despentes

> Simple et sobre, son travail insufflé de la subtilité à la charge

La simplicité n'est jamais simple. Il faut oser enlever le superflu, aller à l'essentiel. Souvent, cette qualité vient avec les années, question de confiance et de métier. A l'Arsenic, à Lausanne, Emilie Charriot saute les étapes: la première mise en scène de cette trentenaire, sortie de la Manufacture il y a deux ans, témoigne déjà de cette maturité. Une sobriété que la jeune artiste dit avoir tirée de son sujet, une adaptation théâtrale de *King Kong Théorie*: «La langue, simple, claire et directe de Virginie Despentes m'a dicté cette

piste: travailler à l'état brut, sans artifices.» Belle connexion entre deux esprits libres.

King Kong Théorie. Une bombe, un coup de poing. L'affirmation à la fois crâneuse et savante que la femme n'est pas une victime née. Depuis sa sortie, en 2006, cet essai a réjoui certains, enchantés par ce féminisme musclé. Et navré d'autres, accablés par cette invitation à répondre à la violence par la violence. Quoi! Une femme qui a été violée et s'est prostituée ose le proclamer sans une once d'abat-



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'716
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 29
Surface: 71'079 mm²

tement ni de culpabilité? Au contraire, le viol qu'elle a subi à 17 ans, alors qu'elle faisait du stop avec une amie, Virginie Despentes le revendique comme la part de risque inhérente à son besoin d'indépendance, sa soif de liberté.

Cet essai? Une bombe. L'affirmation à la fois crâneuse et savante que la femme n'est pas une victime née

«Parce que oui, j'ai continué à faire du stop. Et si je n'ai plus jamais été violée, j'ai risqué de l'être cent fois. Ce que j'ai vécu, à cette époque-là, à cet âge-là, était irremplaçable, autrement plus intense que d'aller m'enfermer chez moi à regarder des magazines.» Un viol, dont l'auteur dit plus loin qu'il est emblématique de la double contrainte imposée à la femme: «On nous fait savoir qu'il n'y a rien de plus grave, et en même temps qu'on ne doit pas se défendre, ni se venger. Souffrir, et ne rien pouvoir faire d'autre. C'est Damoclès entre les cuisses.»

Virginie Despentes est redoutable, car son verbe est à la fois cru, volontiers vulgaire et finement articulé, argumenté. Lire *King Kong Théorie*, c'est cavalier sur une colère instruite comme un procès, surfer sur une vague de rébellion qui ne connaît pas de creux. C'est stimulant et oppressant en même temps, car, du viol à la prostitution en passant par l'industrie pornographique, la militante ne veut qu'une chose: que la femme sorte de son asservissement, qu'elle s'affranchisse d'un esclavage millénaire imposé par une

société patriarcale dont tous les mécanismes, explicites ou implicites, visent à la maintenir dans une vision d'elle-même fragile, diminuée, dépendante. Aux armes! lance l'auteur, guerrière et conquérante.

Dans sa mise en scène, Emilie Charriot ne reprend pas le profil pugnace de cet appel aux armes. Elle opte pour une atmosphère dénuée de toute agressivité. Une sorte d'armistice dans le ton, mais sans rien lâcher sur le fond. Le spectacle commence avec une réflexion sur l'échec. Seule sur le grand plateau vide de l'Arsenic, Géraldine Chollet, timide et troublante, raconte comment, à l'adolescence, elle avait le sentiment de «ne pas y arriver», de se sentir «à côté». Même phrasé, hésitant et dubitatif, lorsque la danseuse relate une audition devant Maurice Béjart, suivie d'un entretien avec le maître où la jeune artiste apprend la relativité des déclarations définitives... Entre elle et ses propos, Géraldine Chollet laisse une place pour le doute, et cette amorce, qui comprend quelques pas de danse suspendus, est saisissante d'intensité inquiète.

Pourquoi une telle entame, alors que Virginie Despentes avance de fulgurances en fulgurances? Pour revenir à l'origine de la colère. L'auteur le dit dans l'introduction de son essai, un passage brillant qu'Emilie Charriot place intelligemment à la fin: elle écrit «de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf». L'exposé inaugural, voix vacillante, regard dérobé, de Géraldine Chollet exprime bien cette «figure de la loseuse».

La jeune metteur en scène opte pour un armistice dans le ton, mais sans rien lâcher sur le fond

Deux chapitres de *King Kong Théorie* sont ensuite dits par Julia Perazzini. Cette comédienne, également issue de la Manufacture, a entamé une carrière solo où elle interroge l'identité féminine, sous l'angle des héritages notamment. On sent son implication.

Plantée au milieu du plateau dénudé et mise en perspective par les éclairages habiles de Yan Godat, Julia Perazzini déroule l'épisode du viol avec une constance qui fascine. Pas de pathos, ni d'effets. Juste l'énoncé, pas à pas, d'un événement crucial, déterminant, d'un combat en train de naître au feu de l'accident. La comédienne brûle, oui, mais en dedans.

Bientôt, elle s'effacera, mais on conservera sa voix. Durant le chapitre consacré à la prostitution, c'est Géraldine Chollet qui revient sur le devant de la scène, délicate, toujours timide, tandis que Julia Perazzini poursuit le récit hardi depuis la coulisse. Manière subtile de suggérer que sous le culot affiché par l'auteur, ce dégageant par rapport au commerce de son corps, affleurent des failles, des paradoxes, des fragilités. Dans ce spectacle, Emilie Charriot insuffle de la complexité en toute simplicité. On apprécie.

King Kong Théorie, jusqu'au 2 nov., Arsenic, Lausanne, 021 625 11 36, www.arsenic.ch

Rencontre dé-genré-e, table ronde, sa 1er nov., 15h, Arsenic



Le Nouvelliste S.A.
1950 Sion
027/ 329 75 11
www.lenouvelliste.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'200
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 18
Surface: 58'332 mm²

THÉÂTRE LES HALLES Marie Fontannaz et Simon Bonvin sont deux des quinze étudiants de la Manufacture en spectacle de sortie à Sierre. Un avenir tracé sur scène



Marie Fontannaz et Simon Bonvin, deux étudiants en théâtre heureux d'être à Sierre pour y monter un spectacle en groupe. SÉBASTIEN MONACHON

JOËL JENZER

Marie Fontannaz et Simon Bonvin sont en pause dans le hall du Théâtre Les Halles. Ces deux étudiants de la Manufacture – Haute école de théâtre de Suisse romande – répètent leur spectacle de sortie, en compagnie de 13 camarades de promotion. Pour une fois, l'école a quitté ses murs lausan-

nois pour venir créer lors d'une résidence «en province» (voir l'encadré). Les étudiants travaillent sur «Lac», un texte écrit pour eux par l'auteur de théâtre Pascal Rambert. d'être entouré par les montagnes. «On sent la présence de la nature, des rochers. Et la nature est aussi très présente dans le texte.»

«C'est hyper dépaysant de se trouver en Valais», raconte Simon, qui, en dépit de son patronyme, n'est pas Valaisan, mais Vaudois. Le jeune homme de 23 ans est tout heureux

Dans «Station Horizon»
Marie Fontannaz, elle, garde un excellent souvenir du Valais, puisqu'elle y est venue pour tourner la série de la RTS «Station Horizon», où elle



La Liberté
1701 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'828
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 29
Surface: 20'727 mm²



THÉÂTRE DES OSSES «Lac», une pièce où la langue est «le premier sujet»

C'est la première fois qu'un spectacle de la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, qui forme les nouveaux comédiens, est programmé dans le canton de Fribourg. Samedi, le Théâtre des Osse, à Givisiez, accueille une représentation de la pièce-fleuve «Lac», le spectacle de sortie de la dernière volée de bachelor, la promotion G. La grande force de cette pièce, c'est d'avoir été écrite sur

mesure pour les quinze étudiants acteurs. Pascal Rambert les a rencontrés et a écrit pour chacun d'eux des monologues très «démocratiques» en temps de parole, sourit Denis Maillefer, metteur en scène. Cette commande d'écriture est jusqu'ici unique dans l'histoire de la Manufacture. «Ce texte est magnifique, défend Denis Maillefer, c'est une chance incroyable pour des étudiants de recevoir une parole

propre. Dans la pièce, les étudiants portent leur prénom.» Interrogé sur l'émotion soulevée par cette expérience, le metteur en scène confirme: «C'est assez puissant pour eux. Ils se donnent à fond. Le texte exige une sincérité totale», décrit Denis Maillefer. Il faut dire que cette pièce se joue sur la langue – une langue «absolument d'aujourd'hui, mais classique, élégante, structurée» – alors que le théâtre contemporain nous habitue à des pièces avant tout visuelles. La parole coule à flots, tandis que la forme visuelle est très sobre et tenue. Une démarche radicale pour de jeunes acteurs. EH/SÉBASTIEN MONACHON
> Sa 19 h Givisiez
Théâtre des Osse.



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 37'021
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 21
Surface: 16'444 mm²

Critique: «Lac», spectacle de sortie de la

Manufacture, tournée en Suisse, ce jeudi à Paris

Les jeunes diplômés bouleversent en fiancés du lac

Lac est une mer. Avec son flux et son reflux, ses couleurs sable et sel, ses bleus, ses gris, ses verts. *Lac*, spectacle de sortie des diplômés de la Manufacture, est une mer qui va et vient, même si la langue de Pascal Rambert relève plutôt du tsunami, de la déferlante sans merci. C'est que Denis Maillefer freine la frénésie, place l'action à l'horizon, amène une douceur à la situation. La situation? La mort de Thibault, leader solaire dont le corps meurtri a rougi le lac et terrassé de douleur ses quinze compagnons. Tour à tour, filles et garçons prennent la parole. Certains agressent, d'autres encouragent. Mais tous portent la balafre Thibault au front. Et c'est très beau.

Trois heures de monologue. Pascal Rambert n'est pas homme des demi-mesures, Denis Maillefer non plus. Ils ont raison. A voir à Paris dès ce jeudi, ce spectacle a intrigué les publics des Halles de Sierre, de Vidy et du Loup. Emo-

tion palpable face à ces quinze comédiens (Simon Bonvin, Mathias Brossard, Jérôme Chapuis, Cyprien Colombo, Marie Fontanaz, Lola Giouse, Judith Goudal, Magali Heu, Lara Khattabi, Simon Labarrière, Jonas Lambelet, Thomas Lonchamp, Emma Pluyaut-Biwer, Nastassja Tanner et Raphaël Vachoux), constamment sur le plateau, qui se déplacent comme des vagues et se racontent à travers une expédition: la création d'un spectacle en plein air, l'excitation des corps dans les buissons la nuit, l'ivresse, et le dur réveil de la troupe suite à cette mort de plomb.

Ces diplômés parlent d'eux à travers les mots d'un autre, car Pascal Rambert a écrit ces quinze monologues après avoir rencontré ces acteurs (LT du 27.05.2015). Dans une langue lyrique qui use (parfois abuse) des répétitions, il parle d'engagement, de la maturité des garçons, de la possessivité amoureuse, du sentiment d'exclu-

sion, de la cruauté, ou encore du lien fort à la nature, le jour et la nuit, dans cet âge des sensations.

Autrement dit, tout ce que cette volée de la Manufacture a traversé pendant les quatre années de sa formation...

Peut-être est-ce ce lien qui donne sa force au spectacle? Pour le moins, les acteurs défendent avec fougue ces paroles d'un été meurtrier. Face au public, ils vibrent, s'enflamment, s'obstinent, se provoquent, se répondent à distance, semblent traversés par un besoin de vérité. Bien sûr, ils rappellent Stanislas Nordey dans *Clôture de l'amour*, hit de Pascal Rambert (LT du 03.11.2011). L'empreinte est manifeste. Mais ils sont aussi eux-mêmes avec leur talent et leur intensité. Espérons que de nombreux metteurs en scène l'ont aussi constaté.

Marie-Pierre Genecand

Lac, du 25 au 28 juin, Festival des écoles, Cartoucherie, Paris.



Le JDS - Journal de Sierre
3960 Sierre
027/ 451 12 20
www.lejds.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 24'656
Parution: 23x/année

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 27
Surface: 12'221 mm²

THÉÂTRE LES HALLES Pascal Rambert écrit pour la Manufacture

SIERRE Denis Maillefer, codirecteur du Théâtre Les Halles (TLH), met en scène «Lac», un texte écrit sur mesure par Pascal Rambert pour les 15 étudiants en fin de cursus bachelor de la Manufacture – Haute école de théâtre de Suisse romande – joué en première au TLH dès le 27 mai. «Je suis venu à la Manufacture. J'ai souhaité rencontrer les jeunes actrices et les jeunes acteurs. Je voulais les voir. Physiquement j'écris pour des gens précis... Nous avons parlé ensemble. J'ai pris leur visage en photo avec mon iPhone. Et je suis parti. Puis j'ai écrit. Pour eux. Individuellement. En regardant parfois leur portrait», écrit Pascal Rambert. L'auteur, metteur en scène et directeur du théâtre de Gennevilliers est connu notamment pour «Clôture de l'amour», succès mondial qui relate une rupture à travers deux monologues désespérés. Denis Maillefer, déjà surpris que l'auteur français – hy-

peractif – accepte l'invitation, n'en attendait pas tant car Pascal Rambert n'a pas fait les choses à moitié, écrivant pour chacun des actrices et des acteurs! «Le texte est très beau, le travail sur la langue est énorme, cette simplicité sous une forme très construite... C'est un texte de conviction qui dit beaucoup autour du vivre ensemble, de l'utopie de l'art, un texte généreux qui parle d'intimité aussi», confie Denis Maillefer, comblé par cette aventure artistique. Pour les étudiants enfin qui terminent leur cursus, c'est une carte de visite merveilleuse qui peut déclencher des envies de la part d'autres metteurs en scène...

Un atelier d'écriture

Samedi 30 mai, atelier d'écriture autour du spectacle «Lac», de 15 à 18 heures avec Arthur Brügger, écrivain.

Inscriptions et renseignements au 078 848 53 77.

I.B.L

«Lac», Théâtre Les Halles,
du 27 au 30 mai à 19 h 30,
réservation sur reservation.tlh@sierre.ch
ou au 027 452 02 90.

L'art qui se demande ce qu'il est

CRÉATION • Philippe Wicht questionne l'émergence de l'art dans la vie. Influencé par Warhol, le jeune comédien présentera sa «Commande» au festival Far° à Nyon.

THIERRY RABOUD

«Tu vois comment.» Cette interjection bien de chez nous est placée au fronton du Far°, festival des arts vivants qui a débuté hier à Nyon, et qui s'étend sur dix jours de spectacles et de questionnements. Appliquée à la création contemporaine, la formule invite à découvrir ces démarches qui dessinent l'art en forme de point d'interrogation.

Parmi celles-ci, la performance de Philippe Wicht aimerait bien «voir comment» l'art se fabrique et se définit. Passionné par la quête du sens dans la pratique artistique, le comédien fribourgeois s'est vu commander une création par la directrice du festival, Véronique Ferrero Delacoste. Le jeune artiste y a répondu avec «Commande», un projet qu'il présentera trois soirs à Nyon et qui cherche à saisir avec une transparence extrême comment la vie peut donner naissance à l'art.

Construire le sens

Rencontré dans un bistrot lausannois pour évoquer son projet, Philippe Wicht se montre disert, passionné, à tel point qu'il en laisse refroidir son café. «Véronique voulait quelque chose qui puisse construire une interaction avec le public, remettre en question la dynamique entre l'artiste et les spectateurs. J'ai accepté avec plaisir, car c'est un thème qui se situe dans la droite ligne de mes réflexions sur pourquoi et comment faire de l'art aujourd'hui.»

Des réflexions qui se sont affinées durant ses années de formation. Après avoir été initié à la scène au sein de la troupe du Collège Saint-Michel dirigée par Anne Dumas, il se rend une année à La Paz, en Bolivie, pour se former au théâtre de mouvement. De retour à Fribourg, et après un passage par la section d'art dramatique du Conservatoire de Fribourg, il entre à La Manufacture, Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, à Lausanne. Une formation vue comme une thérapie personnelle, parfois violente, mais qui



Philippe Wicht utilise la scène pour fabriquer de l'art et mieux voir de quoi il est fait. MARIO DEL CURTO

permet un grand travail sur soi. Car «on n'y apprend pas à être comédien. On y apprend plutôt une discipline du désir, qui donne envie d'y croire, de ne rien lâcher». Et lorsque le Far° lui propose de mettre en scène

le rapport de l'artiste au public et à l'art en général, il choisit de s'accompagner de Christophe Jaquet, Marinka Limat et Julia Perazzini, trois performeurs avec lesquels il monte son projet, ironiquement intitulé

«Commande», comme pour souligner l'authenticité et la sincérité de la démarche artistique.

Une authenticité que le Fribourgeois installé à Lausanne qualifie de plastique, en référé-

rence à Andy Warhol, une figure dont il s'est beaucoup inspiré pour le projet. «Chez lui, tout est aplati, plaqué de manière frontale sur des choses très générales, comme des images en série de boîtes de soupe ou de personnalités. Il donne un objet à voir dans sa répétitivité, et c'est au spectateur de construire le sens de cet objet en tant qu'œuvre d'art.»

Fabrique d'art vivant

Tout comme cette tasse, désormais vidée, que Philippe Wicht brandit, se demandant ce qui en elle peut devenir art. De même avec cette banane qu'il prévoit de placer au cœur de l'une des scènes du projet, s'interrogeant par le jeu théâtral sur le statut ontologique du long-ligne fruit. «Est-elle considérée autrement car nous l'utilisons au théâtre, étant dans une position de créateur? Si je prends cet objet et je le montre, devient-il pour autant un accessoire artistique? Je n'ai pas fait cet objet, ce n'est pas ma main qui l'a créé. Mais le fait de le placer sur un plateau de théâtre peut suffire à en faire un objet artistique.»

Le spectateur est alors invité à contempler ce théâtre miroir de lui-même, proposé comme un tableau ouvert au sens. «C'est une performance machinique et répétitive, dans laquelle les artistes travaillent, fabriquent de l'art sur scène à partir de thématiques volontiers primitives. Mais c'est cette répétition qui permet d'ouvrir la réflexion sur le sens de l'art. La performance se veut radicale, car faite de choix clairs et systématiques, comme un tableau extrêmement cadré dans lequel il y aurait tout un vivier en mouvement.»

Dans ces scènes où rien devient prétexte à la création, la vie est faite art par la magie du théâtre et le courage de ceux qui acceptent d'y croire. Histoire de voir comment. |

> «Commande», par Philippe Wicht. 12. 13 et 14 août. 19h. Esp'Asse, Nyon.

> www.festival-far.ch

(24) heures

Scène

Quinze monologues acérés

Un long poème cru et acéré pour «autopsier» les quinze apprentis comédiens de la dernière volée de bacheliers de la Manufacture. L'auteur et metteur en scène Pascal Rambert - programmé cet automne à Vidy avec

Clôture de l'amour et *Répétition* - a offert aux étudiants de la Haute Ecole de théâtre romande Lac un texte rédigé sans la moindre ponctuation autour duquel s'élabore leur spectacle de fin d'études, mis en scène par Denis Maillefer et présenté dès ce soir à Lausanne. A travers quinze longs monologues



écrits pour chacun d'entre eux - d'où les trois heures de représentation -, le Français jette les membres du troupeau les uns contre les autres, sur les rives d'un lac de larmes où s'est joué un drame. Dans une

langue pleine d'animalité, il déshabille aussi la «petite jeunesse européenne», offrant aux étudiants un rite de passage dense et puissant.

Gérald Cordonier

Lausanne, Théâtre de Vidy

Du ma 2 au sa 6 juin (19 h 30).

www.hetsr.ch

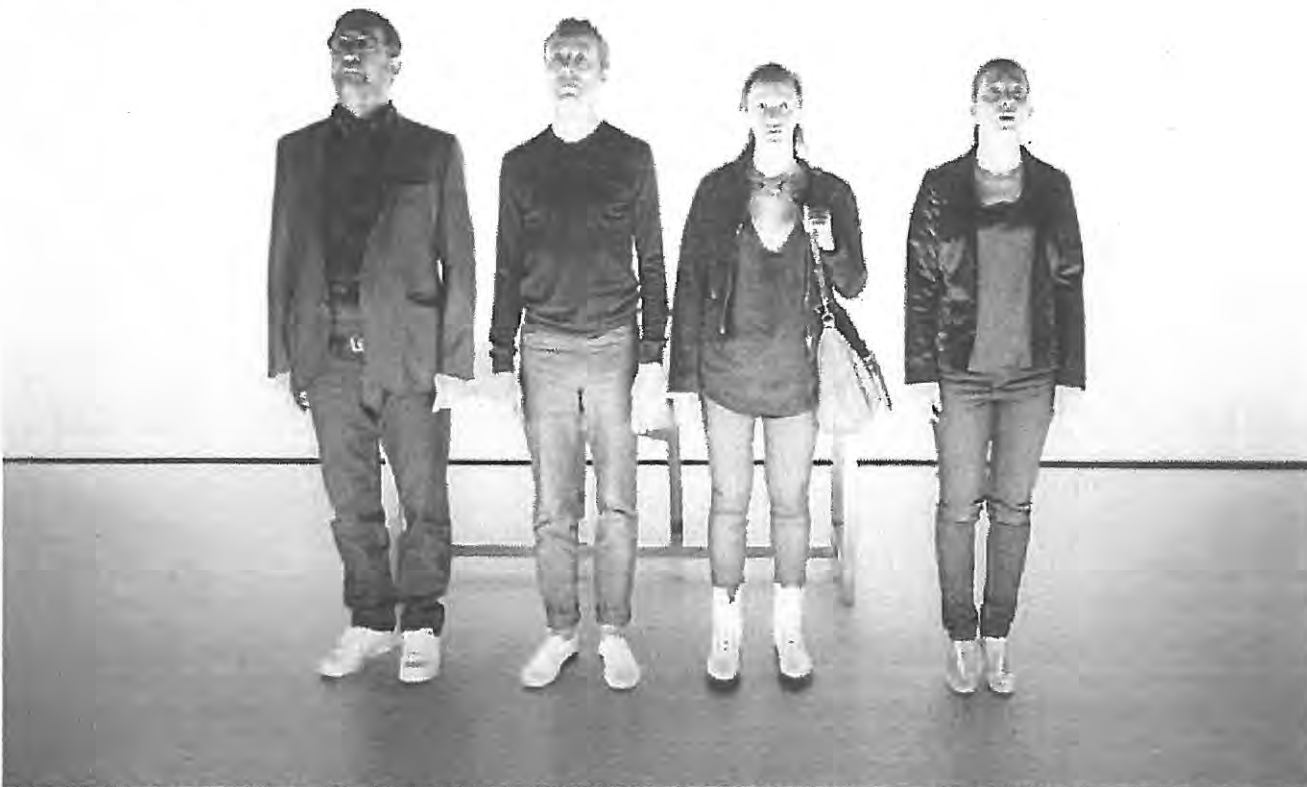
Hauptausgabe

 Société Neuchâteloise de Presse SA
 2001 Neuchâtel
 032/ 723 53 01
 www.lexpress.ch

 Genre de média: Médias imprimés
 Type de média: Presse journ./hebd.
 Tirage: 18'431
 Parution: 6x/semaine

 N° de thème: 375.038
 N° d'abonnement: 1077446
 Page: 11
 Surface: 66'010 mm²

THÉÂTRE Sur le plateau du Pommier, «Le misanthrope» change de sexe. Julien Mages s'approprie le mythe

 PROPOS RECUEILLIS PAR
DOMINIQUE BOSSHARD


Inspirés du «Misanthrope», les enjeux de la pièce de Julien Mages sont défendus par quatre personnages. SP-SYLVAIN CHABLOZ

Alceste, «Le misanthrope» véhé- ment de Molière, s'échine à rompre des lances contre l'hypocrisie et la compromission qui règnent autour de lui, parmi les courtisans. Mais pour son plus grand malheur, et le ressort comique de la pièce, c'est de Célimène, une coquette rompue aux mœurs de son époque, qu'il est tombé follement amoureux.

Cette croisade d'Alceste pour le Vrai a inspiré Julien Mages, auteur et metteur en scène qui

en offre une transposition totalement contemporaine. Dans «Janine Rhapsodie», le misanthrope change de sexe: c'est une femme, et elle affronte un puissant homme d'affaires qui se pique d'écrire et qu'elle a fustigé dans un article. Cette joute des temps modernes s'engagera demain et vendredi sur le plateau du Pommier, à Neuchâtel.

Julien Mages, pourquoi avez-vous féminisé le personnage?

A la base, je voulais écrire pour une actrice, qui finalement n'a pas pu faire le rôle. J'ai gardé cette idée de la femme, je trouvais intéressant de transposer le mythe d'Alceste de cette façon. Aujourd'hui, il reste certes encore du travail à faire pour l'égalité des sexes, la parité, notamment au niveau des salaires. Mais on voit des femmes influentes qui dirigent des pays, des intellectuelles, etc. De nos jours, cette figure du misan-

Régions

24 Heures
1001 Lausanne
021 349 44 44
www.24heures.chGenre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 34'084
Parution: 6x/semaineN° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 36
Surface: 65'171 mm²

Baptiste Gilliéron, comédien

Joueur invétéré, malade d'imaginaire

Igor Cardellini Texte
Laurent Guiraud Photo

Regard brumeux, cheveux en bataille, style très légèrement négligé. A voir Baptiste Gilliéron d'un peu plus près, on comprend vite que l'éternel post-ado folkeux rêveur qu'il joue dans le film *Pause* de Mathieu Urfer n'était pas un rôle de composition. Ce brouillage entre fiction et réalité lui réussit tellement bien qu'il fait partie des nommés pour la meilleure interprétation masculine aux Quartz, les Prix du cinéma suisse, remis ce vendredi.

Les projecteurs médiatiques braqués sur lui, le comédien de 29 ans n'y est pas encore tout à fait habitué. Même si avec la présentation du long-métrage à Locarno l'été dernier il commence à connaître la ritournelle. «Il y a les quelques questions convenues et puis Lauriane vient sur le tapis.» Mesuré, il avoue son léger agacement d'être encore présenté comme le «frère de» l'ex-Miss Suisse. Et pourtant, la notoriété de sa sœur n'a-t-elle pas boosté sa propre carrière? «Je me pose parfois la question. Il y a les logiques de production ainsi que le voyeurisme nourri par les journalistes. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas de problème de légitimité par rapport à ma démarche artistique.»

Pour cause, le Prilléran fait de l'improvisation depuis l'âge de 12 ans. Il découvre la technique de jeu lors de la présentation d'une troupe de l'Association vaudoise des ligues d'impro à l'école. «De nature un peu craintive, j'ai quand même

tout de suite été intrigué par le jeu. J'ai essayé et ça a collé.» Il ne lâchera jamais ce loisir, moyen d'évasion salutaire. L'aventure, le prépubère très bon élève jusqu'alors la trouve parallèlement dans les jeux vidéo qui lui prennent le plus clair de son temps. N'y voyez pas un «escapisme» façon *L'histoire sans fin*. Outre la

coupe au bol en commun avec le héros du film et son inclination à se perdre dans l'imaginaire, le fils du syndic de Prilly décrit une enfance tranquille en compagnie de ses trois sœurs et de ses parents, tous deux enseignants. Reste que cette véritable passion, qui le détourne déjà de l'école, tourne à la vraie addiction quelques années plus tard. «Au moment où je rate mon gymnase, je passe onze à douze heures par jour devant le jeu vidéo en ligne *Final Fantasy XI*, une catastrophe sociale.»

Phagocyté par ses avatars 2.0, le jeune homme au style de skateur, qui n'a pourtant jamais touché une planche à roulettes de sa vie, connaît un réveil brutal. Avec cet échec, c'est tout un horizon de possibles qui se referme. Ses parents lui font comprendre qu'il va bien falloir qu'il

«Ma culture théâtrale se résumait à *La mouette* de Tchekhov»

fasse quelque chose de sa vie. Il enchaîne

les entretiens pour un apprentissage à La Poste, chez Publicitas ou encore aux CFF. Sans succès. «Mon manque de motivation transparaisait sûrement trop.» Il y a ensuite l'armée, ces quatre mois passés à livrer des bouteilles et puis ce job de serveur au Starbucks de la place Saint-François à Lausanne. Jusqu'à ce qu'une amie improvisatrice le persuade de tenter le concours d'entrée à la Haute Ecole de Théâtre La Manufacture avec elle.

«J'étais sceptique, et ce d'autant qu'il faut normalement avoir une maturité pour y entrer. En plus de cette barrière administrative, plus mentale que réelle, je n'avais aucune culture théâtrale. Elle se résumait à *La mouette* d'Anton Tchekhov. Mais il y avait cette envie d'être sur scène,

de jouer et de vivre des histoires. Alors j'ai tout donné.» Les prestations du jeune homme convainquent le jury. Il passe trois années à aiguiser son jeu et à faire ses armes. A peine son diplôme en poche, dès 2010, le comédien se retrouve précocement sur les planches du Théâtre de Vidy dans *Toi, partout*, mis en scène par Denis Maillefer. Un début prometteur qu'il confirme en multipliant les rôles dans des créations dirigées par Gianni Schneider, Robert Sandoz, Cédric Dorier, Jacob Berger, Ludovic Chazaud ou encore Vincent Brayer.

Si le théâtre constitue le gros de son quotidien, Baptiste Gilliéron tape aussi rapidement dans le cinéma et la télé. En 2010, il décroche un deuxième rôle dans *L'impasse du désir* de Michel Rodde, avant

de travailler avec Anne Gonthier (*Le matin du monde*) et Mathieu Urfer (*Pause*). A la télévision il apparaît dans la série *A livre ouvert* et dans *Station Horizon*, à l'écran en ce moment. Le signe d'un glissement du théâtre vers le septième art? Les deux lui sont complémentaires: «Le théâtre est grisant car il faut tenir le spectateur pendant deux heures, avec le cinéma ça se situe dans la sincérité qu'il faut déployer pour coller à son personnage.»

Attablé dans le café genevois Le Lyrique, proche de l'école où il joue *Hamlet* ce jour-là, Baptiste Gilliéron confesse avec réserve avoir des envies d'ailleurs. «L'idéal serait de continuer de vivre à

Journées de Soleure

Cinéma suisse, quels



Plus de cinq ans ont été nécessaires à Adrien (32 ans, à g.) et Lionel Rupp (38 ans) pour tourner leur courtmétrage «Quai Ouest».

Sélectionnés pour leurs films aux 47^{es} Journées de Soleure du 19 au 26 janvier, les frères Rupp et le couple Deppierraz-Pinnelli lèveront officiellement le voile sur la créativité cinématographique de Suisse romande. Rencontres.

TEXTE SOPHIE DÜRRENMATT
PHOTOS DARRIN VANSELOW

En présentant *Quai Ouest*, les frères Rupp invitent le public dans l'univers noir de l'écrivain et dramaturge Bernard-Marie Koltes. Un long métrage tourné chaque été sur plus de cinq

ans, pendant leurs études cinématographiques, avec une équipe à la moyenne d'âge de 23 ans et un budget initial de 9000 francs. «On s'est lancés dans l'aventure un peu naïvement, sourit Lionel Rupp. Au bout d'une semaine, on s'est rendu compte de ce qui nous tombait dessus. C'est devenu une

épopée, parfois même un cauchemar, mais personne n'a lâché.»

Un financement chaotique, des subventions inexistantes, des trocs pour avancer – «jusqu'à faire le ménage dans des bars parisiens en échange de logements» – des idées de scènes qui évoluent, des acteurs qui

talents!

prennent de l'âge, des caractères qui mûrissent: cinq ans, c'est long. Mais formateur. Un film aux contrastes visuels appuyés, tourné en noir et blanc. «Dans son livre, Koltès parle toujours d'un noir plus noir, d'un blanc éclatant. C'était devenu une évidence de par l'atmosphère de l'écrivain, une référence de genre. D'autant que Koltès s'est beaucoup inspiré de la culture de la rue, des banlieues, du hip-hop, du slam.» David Lynch pour Lionel, Quentin Tarantino pour Adrien, les inspirations pour *Quai Ouest* permettent aux frères Rupp de marquer leur empreinte.

Le fil rouge de l'œuvre: le deal. «On a baigné dans ce concept du début à la fin. En fait, *Quai Ouest* a été réalisé en utilisant la thématique développée dans le livre. Ce n'était pas voulu au départ, mais c'est ce qui nous a permis d'avancer. La fiction et la réalité se sont rejointes en quelque sorte. C'est une œuvre fragile, imparfaite, délicate, mais dont nous sommes très fiers.»

Synopsis Suicide raté

Un homme voudrait mourir. Il se fait guider jusqu'à la rive du fleuve dans une nuit plus noire que d'habitude. Il traverse un entrepôt, avance sur la jetée, se jette à l'eau. Quelqu'un, qu'il ne connaît pas, plonge derrière lui et le repêche. Trempé, grelottant, il se fâche: «Qui vous a autorisé à me repêcher?» En voulant repartir, il s'aperçoit que sa voiture est toujours là, qu'on a mis le moteur hors d'usage et crevé les pneus. Il dit: «Qu'est-ce que vous me voulez exactement?»

Projections: les 4, 5, 11 et 12 février au City Club de Pully

lien www.zooscope.ch



Tourné en noir et blanc, «*Quai Ouest*» met en exergue les côtés sombres de la vie.

Date: 13.04.2015

LE TEMPS



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 37'021
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 24
Surface: 69'445 mm²



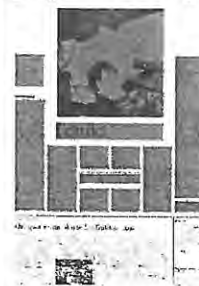
GENÈVE 8 AVRIL 2015/VERONIQUEBOTTERON.COM

ARGUS 
MEDIENBEOBACHTUNG

Observation des médias
Analyse des médias
Gestion de l'information
Services linguistiques

ARGUS der Presse AG
Rüdigerstrasse 15, case postale, 8027 Zurich
Tél. 044 388 82 00, Fax 044 388 82 01
www.argus.ch

Réf. Argus: 57514345
Coupure Page: 1/3
Rapport page: 1/14



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 37'021
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 24
Surface: 69'445 mm²

L'élu des planches

Marie-Pierre Genecand

> Le théâtre l'a choisi presque malgré lui. Cédric Leproust, talentueux comédien, présente sa création au Mini Festival, rendez-vous de printemps du Théâtre Les Halles, à Sierre

Parmi les acteurs, il y a ceux qui sont arrivés au théâtre à force de volonté. Et il y a ceux à qui le théâtre est arrivé. Cédric Leproust, 33 ans et une tonne de talent, appartient à la seconde catégorie. Le théâtre est venu à lui et c'est heureux. Un corps tout en membres, une voix à la fois puissante et flûtée, un regard qui vous tient sans vous lâcher: le comédien est un redoutable mélange d'étrangeté et de naïveté qui s'est vite imposé dans les créations de Laurent Pelly, Denis Maillefer ou Fabrice Gorgerat. Après une double formation d'acteur, aux Cours Florent à Paris, puis à la Manufacture, à Lausanne, le jeune homme a réalisé son premier spectacle en 2013, à l'Arsenic. Nous souviendrons nous, ou comment, associé aux incantations d'un homme d'argile, le public est invité à évoquer ses chers disparus. La proposition, qui alterne avec finesse performance participative et ode aux morts, est reprise cette fin de semaine au Théâtre Les Halles, à Sierre, dans le cadre du Mini Festival, six spectacles de danse, théâtre et cinéma scénique pour fêter

le printemps.

On rencontre Cédric Leproust à la Bagatelle, à Genève, cette brasserie qui affiche sur ses murs des célébrités sous forme de sérigraphies. Intimidé par l'exercice du portrait, le jeune homme s'est assis sous la protection de son égérie, Mylène Farmer. Une bonne fée *dark*? Oui, à l'image de ce jeune homme longiligne qui annonce d'entrée sa mélancolie. Pour l'avoir vu dans *Les Trublions*, création collective ultra-barrée, on le prenait plutôt pour un joyeux

déconstructeur de formes. «Ce côté décomplexé, qui investit librement le corps et l'imaginaire, je l'ai appris à la Manufacture. Avant, je viens du texte et d'une idée sacrée du théâtre. Au Cours Florent, j'ai suivi l'enseignement de Benoît Guibert, qui m'a fait découvrir et aimer les textes d'Olivier Py par exemple.»

Et encore avant cette illustre école parisienne qui a formé Daniel Auteuil, Jean-Pierre Darrousin, Francis Huster ou Isabelle Adjani, que faisait le jeune Cédric? «J'habitais en Normandie, à Crulai, dans un petit village de 700 habitants, j'étais un élève doué, mais flemmard, je jouais à la pétanque et je me destinais à devenir prof de physique. Je suis venu à Paris pour suivre le Capes, cette école qui forme les enseignants, ma voie semblait toute tracée.» Sauf que lorsqu'il avait environ 18 ans, une amie du village l'a invité à rejoindre la troupe locale qui, chaque année, monte une pièce de boulevard pour la communauté. «Un jour, un critique de théâtre qui devait avoir de la famille à Crulai est venu voir une

représentation et m'a demandé si la scène me tentait. Je lui ai répondu que non, mais cette pensée m'a poursuivi et, à Paris, j'ai intégré les Cours Florent dans l'idée d'explorer mon côté comique.»

C'est que Cédric Leproust, 60 kilos pour 1 mètre 80, a ce qu'on appelle un physique. Des jambes et des bras interminables, une silhouette maigrichonne et un visage aux traits affirmés. «J'ai un rapport ambigu à mon corps, détaille le comédien. Je le redoute dans la vie de tous les jours, car je ne sais pas trop quoi faire de ces

membres encombrants et anarchiques, mais je l'apprécie sur les planches, car il me donne une personnalité. En fait, le théâtre m'apprend cela: apprivoiser ce corps pour en faire un allié.» Ceci d'autant que la taille de Cédric a subitement explosé. «En classe, j'étais toujours le plus petit et, paf, à 17 ans, j'ai pris 30 centimètres

en un an. Plutôt déstabilisant.» Mais Cédric Leproust n'a pas qu'un corps. Il a aussi une âme. Facilement chavirée. Consciente qu'il faut pactiser avec la mort pour apprécier d'être vivant. Et soucieuse de justice et de vérité. «Je déteste le mensonge, les fauxsemblants. De ce point de vue, je trouve quelquefois le climat de

travail sur les scènes suisses un peu trop lisse, trop cool. L'objectif doit rester la qualité et si la qualité implique de se disputer, alors il faut se disputer. Il faut être exigeant au point de devenir monstrueux.» Pour plus de clarté, le jeune homme cite cette phrase de Cioran: «Un monstre, si horrible



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 888 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 37'021
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 21
Surface: 16'444 mm²

Critique: «Lac», spectacle de sortie de la

Manufacture, tournée en Suisse, ce jeudi à Paris

Les jeunes diplômés bouleversent en fiancés du lac

Lac est une mer. Avec son flux et son reflux, ses couleurs sable et sel, ses bleus, ses gris, ses verts. *Lac*, spectacle de sortie des diplômés de la Manufacture, est une mer qui va et vient, même si la langue de Pascal Rambert relève plutôt du tsunami, de la déferlante sans merci. C'est que Denis Maillefer freine la frénésie, place l'action à l'horizon, amène une douceur à la situation. La situation? La mort de Thibault, leader solaire dont le corps meurtri a rougi le lac et terrassé de douleur ses quinze compagnons. Tour à tour, filles et garçons prennent la parole. Certains agressent, d'autres encouragent. Mais tous portent la balafre Thibault au front. Et c'est très beau.

Trois heures de monologue. Pascal Rambert n'est pas homme des demi-mesures, Denis Maillefer non plus. Ils ont raison. A voir à Paris dès ce jeudi, ce spectacle a intrigué les publics des Halles de Sierre, de Vidy et du Loup. Emo-

tion palpable face à ces quinze comédiens (Simon Bonvin, Mathias Brossard, Jérôme Chapuis, Cyprien Colombo, Marie Fontanaz, Lola Giouse, Judith Goudal, Magali Heu, Lara Khattabi, Simon Labarrière, Jonas Lambelet, Thomas Lonchamp, Emma Pluyaut-Biwer, Nastassja Tanner et Raphaël Vachoux), constamment sur le plateau, qui se déplacent comme des vagues et se racontent à travers une expédition: la création d'un spectacle en plein air, l'excitation des corps dans les buissons la nuit, l'ivresse, et le dur réveil de la troupe suite à cette mort de plomb.

Ces diplômés parlent d'eux à travers les mots d'un autre, car Pascal Rambert a écrit ces quinze monologues après avoir rencontré ces acteurs (LT du 27.05.2015). Dans une langue lyrique qui use (parfois abuse) des répétitions, il parle d'engagement, de la maturité des garçons, de la possessivité amoureuse, du sentiment d'exclu-

sion, de la cruauté, ou encore du lien fort à la nature, le jour et la nuit, dans cet âge des sensations.

Autrement dit, tout ce que cette volée de la Manufacture a traversé pendant les quatre années de sa formation...

Peut-être est-ce ce lien qui donne sa force au spectacle? Pour le moins, les acteurs défendent avec fougue ces paroles d'un été meurtrier. Face au public, ils vibrent, s'enflamment, s'obstinent, se provoquent, se répondent à distance, semblent traversés par un besoin de vérité. Bien sûr, ils rappellent Stanislas Nordey dans *Clôture de l'amour*, hit de Pascal Rambert (LT du 03.11.2011). L'empreinte est manifeste. Mais ils sont aussi eux-mêmes avec leur talent et leur intensité. Espérons que de nombreux metteurs en scène l'ont aussi constaté.

Marie-Pierre Genecand

Lac, du 25 au 28 juin, Festival des écoles, Cartoucherie, Paris.

LE TEMPS

THÉÂTRE Jeudi 12 décembre 2013

La mort, le chien et les sunlights

Par Marie-Pierre Genecand

A L'Arsenic, à Lausanne, le Romand Cédric Leproust tourne autour de la mort. Une première création bluffante entre introspection amusée et esthétisme assumé

«C'est lui qui mourra, moi je ne mourrai pas. C'est lui qui pourrira, moi je ne pourrirai pas.» La créature qui rôle ainsi n'est ni homme, ni bête. Zombie, plutôt, ou âme en déshérence, cherchant un corps à habiter. Cette silhouette enduite d'argile qui se découpe sur les projecteurs plein feu, c'est Cédric Leproust, jeune comédien au physique d'insecte qui, pour son premier spectacle, en découd avec la mort. Nous souviendrons nous, questionne-t-il sans tiret, ni point d'interrogation. Comme si, à la manière de Beckett, à qui il emprunte ce passage d'outre-tombe, il cherchait la pointe sèche, le propos dénudé.

Alors, simple hommage à la nuit des morts-vivants, cette première création? Non, car Cédric Leproust, acteur recherché pour sa singularité – il a joué avec Vincent Brayer et le Français Laurent Pelly –, est un concepteur de spectacles qui frappe aussi par sa maturité. Dans la même soirée, il mêle théâtre interactif, autofiction et proposition visuelle et sensorielle de grande qualité. Des parentés dans la famille théâtrale? Jan Fabre pour l'esthétique et la matière organique, Oscar Gomez Mata pour la participation publique et Denis Maillefer pour l'intimité dévoilée.

A vrai dire, Cédric Leproust est d'abord lui-même. Désarmant de naturel, mais aussi d'ambiguïté lorsqu'il arrive dans le foyer de l'Arsenic en compagnie de Kiki, chien à roulettes qui avance en hochant la tête. Le comédien le présente comme le premier et dernier cadeau de son parrain, décédé lorsqu'il avait 1 an. Il ôte ensuite son pull et demande aux spectateurs d'écrire sur son torse un souvenir marquant de leur enfance associé à une personne disparue. La barbe qui pique de Frida, l'odeur du tabac vert de Roger, le champignon de Jean-François... Chacun s'exécute en silence, à la file indienne, dans un recueillement qui rappelle les honneurs d'un enterrement. Belle mise en jambes.

Mais le souvenir et l'introspection ne sont pas les uniques ressorts de cette réalisation. Dès que le public a transité dans le Studio de l'Arsenic, débute une épopée rock-baroque où sons, lumières et matière s'associent pour dire la mort sur le mode des sensations. Sous une enseigne qui affiche Qui est là, Kiki s'enfonce dans une motte de terre et son maître, happé par le halo des projecteurs, réapparaît en homme premier, né de l'argile. A moins qu'il ne soit l'homme ultime, en voie de dessiccation avancée...

Le texte, tissage entre Shakespeare, Beckett, Vincent Macaigne et Antoinette Rychner – vive l'éclectisme! –, livre une prose poétique où, après la créature inspirée de Beckett, un être de glaise hurle, le visage éclairé par en dessous, qu'il «va raconter cette bonne vieille terre», tandis qu'une musique rock couvre presque ses cris.

Suite à un tel déluge, on attend l'eau, c'est la terre qui tombe du ciel. Terre nourricière dont le héros, Hamlet nu, se fait un masque pour mieux «s'extraire de sa mère» et «fouler son père»...

Avec *Nous souviendrons nous*, Cédric Leproust offre une création lapidaire (40 minutes) entre ombres et lumières, avec, dans le rôle principal, la mort, mais surtout le théâtre qu'il adore.

Nous souviendrons nous, jusqu'au 15 déc., à l'Arsenic, Lausanne, 021 625 11 36, www-arsenic.ch

LE TEMPS © 2013 **Le Temps SA**

Têtes chercheuses (1/5)

> **Série** Chaque semaine jusqu'à la fin de l'été, «Le Temps» présente un talent émergent en Suisse
> **Premier volet:** un scientifique devenu metteur en scène

Marie-Pierre Genecand

On parle souvent du lien entre mathématiques et musique. Quand on creuse un peu, on apprend que ce rapprochement trouve sa source dans le système de Pythagore, qui relie l'arithmétique fondamentale aux composants de base du son, en particulier les sons émis par une corde vibrante...

Le lien entre mathématiques et théâtre est moins évident. Pourtant, c'est bien le chemin qu'a parcouru Vincent Brayer, jeune Français venu à Lausanne pour étudier la topologie algébrique à l'EPFL. Après un diplôme et un début de thèse, il a quitté ce premier amour pour une formation d'acteur à la Manufacture. Aujourd'hui, il est l'un des metteurs en scène les plus prometteurs du territoire avec ses spectacles-puzzles sur la famille et l'identité. Le pont entre maths et théâtre? «La quête sans limites», répond l'intéressé.

On rencontre l'artiste et scientifique aux Bains des Pâquis, à Genève. Le jour d'été est venteux, le jet d'eau en berne. Lorsqu'on l'aperçoit, le trentenaire scrute les vagues, absorbé. Accès de romantisme? «Plutôt émerveillement face à un phénomène toujours identique et toujours différent», corrige Vincent, 35 ans, dont dix-sept passés à Nice dans une famille de médecins. Son père est chirurgien, sa mère spécialiste en soins palliatifs. Le seul artiste de la famille est un grand-oncle, Yves Brayer, «peintre figuratif, spécialisé dans les paysages de Provence». De ses trois frères et sœurs, Vincent est le seul à s'être lancé dans la création.

«Tout a commencé par l'improvisation théâtrale», explique celui qui a renoncé à la carrière académique, car «l'hyper-spécialisation condamne à la solitude». Même si les mathématiques développent «les ressorts stoïques», le jeune homme souffre de ne pas pouvoir partager son quotidien et ses réflexions avec une équipe. Dès son arrivée à l'EPFL, à l'âge de 18 ans, Vincent suit l'atelier d'improvisation théâtrale. Il y apprécie «l'inconnu qui peut surgir à tout moment, l'idée de se lancer dans le vide». Il est si passionné que, trois ans plus tard, il donne des cours et fonde une troupe d'impro. Dos-



Vincent Brayer: «La joie, c'est ces moments où l'acteur se laisse envahir par le jaillissement du jeu (je?)»
LAUSANNE
29 JUILLET 2013

Vincent Brayer, la mathématique du jeu

sier K, avec laquelle il joue des pièces chères aux amateurs, comme *Les Douze Salopards* ou *Les Dix Petits Nègres. Les règles d'or de l'impro?* «Donner de l'importance à chaque chose qui est dite ou faite, sinon on tombe dans l'anecdotique. Ensuite, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises idées, il n'y a que de bonnes ou de mauvaises manières de les réaliser. Enfin, être déterminé. C'est toujours mieux d'être radical que mou», profère le spécialiste.

Radical. Le jeune homme l'a été en 2007 lorsqu'il a décidé de quitter le poste d'enseignant en mathématiques qu'il occupait depuis une année dans un gymnase pour tenter le concours d'entrée à la Manufacture, Haute Ecole de théâtre de Suisse romande. Le déclencheur? «Je me suis aperçu que, sous la douche, je n'avais pas d'idées de maths, mais des idées de scènes imaginaires, comme Dark Vador mangeant de la soupe avec son masque...»

Plus sérieusement, Vincent dit aimer «le moment du saut, du changement». «Il faut cultiver la conscience de sa puissance, la joie d'être, chère à Spinoza. En tant qu'enseignant, je me voyais enfermé dans un tunnel pour de nombreuses années, plus capable de sentir le «kaïros», ce moment opportun durant lequel on peut tous tenter quelque chose.»

Vincent a un physique imposant, pas précisément celui d'un athlète ou d'un acrobate. Son agilité est celle de la pensée, de la possibilité, du risque. Ces qualités, ajoutées à sa pratique de la scène en tant qu'acteur improvisateur, ont convaincu le jury de la Manufacture. Une école qu'il a suivie sous le règne de Jean-Yves Ruf, excellent pédagogue, observe le jeune artiste. Dans son palmarès, il retient aussi les cours de corps (danse, tai-chi, contact improvisation, etc.) orchestrés

par Philippe Saire et le stage donné par la metteur en scène allemande Claudia Bosse. «Elle est géniale! Les textes qu'elle choisit, les techniques de voix qu'elle enseigne, son sérieux. Avec elle, dès que tu essaies de minauder, elle te fume. Et surtout, c'est une des rares à penser le théâtre comme un art spatial.»

On y est. On retrouve le scientifique attentif aux équilibres et aux justes vibrations entre les éléments. Dans *Restons ensemble*, vraiment ensemble, sa première

pièce créée à la sortie de la Manufacture en 2011, ce soin porté à l'espace frappait déjà. On découvrirait une famille assise le long d'une grande table de banquet. Dans cette sainte cène glaciale, chaque décrochage de ton, chaque rupture de geste faisaient sens et sensation. Le travail chorale ébouriffait par sa précision et Vincent Brayer témoignait d'une maîtrise quasi musicale dans l'orchestration de ce ballet familial. Ensuite, la partie des cauchemars, plus débridée, traduisait une liberté débordante, qui aurait mérité d'être mieux domptée, mais le tout annonçait déjà la personnalité passionnante qui, en ce jour venteux de l'été 2013, parle de son travail en relation avec des écrits de Deleuze et Derrida, ou des travaux théâtraux de Claude Régy et Stanislas Nordey.

C'est peut-être cela, finalement, être artiste. Croire dans sa puissance de création, se placer au niveau des grands. Comme disait Vincent Brayer lui-même en début d'entretien: aller au bout d'une proposition, être radical. «En même temps, je continue à enseigner les mathématiques trois heures par semaine, ainsi, je relativise. Le théâtre n'est pas le cœur de l'univers. Le cœur, c'est la relation aux gens, tempère-t-il.

Cet aspect relationnel était très

présent dans son deuxième spectacle, *Dites-moi qui je suis (que je me perde)*, présenté à l'Arsenic, à Lausanne, et au Théâtre de l'Usine, à Genève, en avril dernier. Digressant sur l'identité, une joyeuse bande parlait d'orgasme, de Pompeï, de la Grande Barrière de corail, du mythe de Narcisse et d'oraison funèbre. Il s'agissait de démêler ce qui, dans une personnalité, appartient à l'individu ou au collectif. Les comédiens, déjà des fidèles (Pierre-Antoine Dubey, Claire Deutsch, Aurélien Patouillard, etc.) jouaient les uns avec les autres, et avec du lait, du plâtre, des plantes, comme supports de récit et de pensée.

«Ce qui m'importe au théâtre?» Vincent, qui prépare un nouveau spectacle sur les notions d'héritage en lien avec Shakespeare, réfléchit. «J'aime le jaillissement, que les acteurs soient traversés, vivants. Pour cela, je dirais qu'il y a trois éléments à conserver de manière simultanée: la rêverie, l'interpellation ou la révolte et une forme d'humour. Quand Gioran dit «La liberté, c'est pulvériser l'autre», la citation n'est pas à prendre au premier degré.»

La semaine prochaine:
Delphine Burtin, photographe

J'aurai réussi lorsque...
«mes spectacles donneront à voir à tout moment la beauté, la complexité, l'émerveillement d'être vivant. Quand ils provoqueront de-ci de-là de petites épiphanies dans le public»



Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 45'871
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 36
Surface: 54'064 mm²

Rencontre avec Charlotte Dumartheray «J'aime les rôles excessifs»



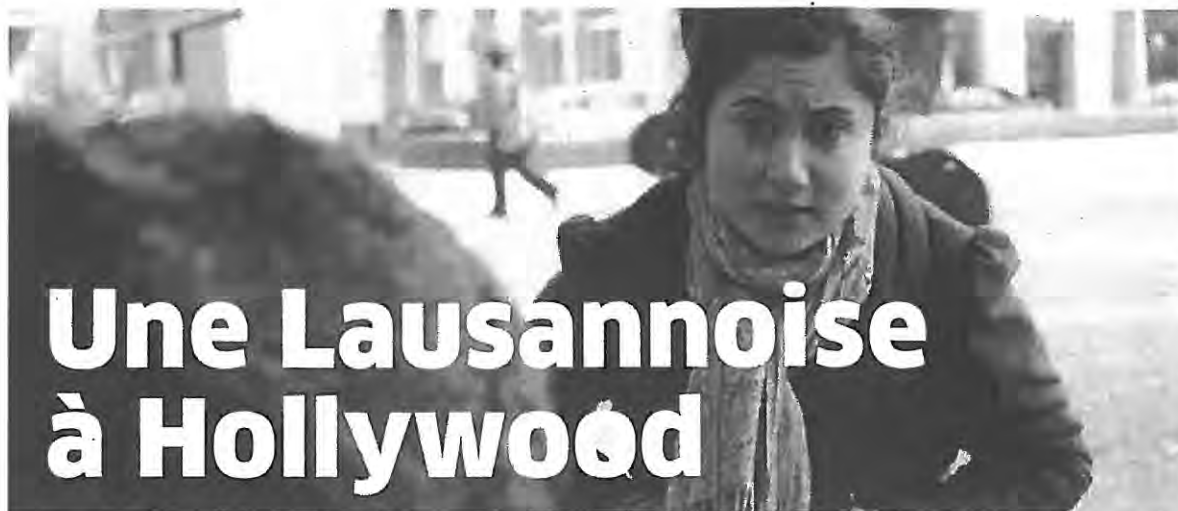
Charlotte Dumartheray, comédienne: «Les personnages de Feydeau sont tous dans l'exagération sincère.» OLIVIER VOGELSANG

Le Régional
1800 Vevey 1
021/ 721 20 30
www.leregional.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 120'767
Parution: hebdomadaire



N° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 23
Surface: 48'906 mm²



Une Lausannoise à Hollywood

Héroïne du film «Parvaneh», Nissa Kashani, 28 ans, a dû se mettre dans la peau d'une réfugiée afghane. DR

CINEMA

A 28 ans, Nissa Kashani vient de s'envoler pour les Etats-Unis. «Parvaneh», le film dans lequel elle tient le premier rôle, est sélectionné aux Oscars dans la catégorie «Meilleur court métrage de fiction». Verdict le 22 février au Dolby Theater de Los Angeles.

Clémentine Prodolliet

Parvaneh est une jeune immigrée afghane réfugiée dans un centre de transit à Schwyz. Lorsqu'elle apprend que son père, resté au pays, est malade, elle se rend pour la première fois à Zurich, pour envoyer de l'argent à sa famille. Un périple qui marque le début d'une série de rencontres dans l'inconnu. Réalisé en 2012 par l'helvético-iranienne Talkhon Hamzavi dans le cadre de la Haute École d'art de Zurich, le court-métrage (24 min) s'est déjà vu décerner la médaille d'argent des Oscars étudiants à Beverly Hills. Le 15 janvier, l'Académie des arts et sciences du cinéma de Los Angeles le sélectionnait pour la Cérémonie des «vrais» Os-

cars, parmi les 141 films en compétition. Rencontre avec son héroïne.

Nissa Kashani, comment vous sentez-vous à l'approche de la cérémonie?

➤ Je ne tiens pas en place! C'est tellement énorme que j'ai encore de la peine à y croire. Quand j'ai appris en novembre que le film figurait dans la liste des dix court-métrages rete-

nus j'étais déjà dans tous mes états. J'ai commencé à faire des prières et à brûler de l'encens pour que le conte de fées ne s'arrête pas.

Qu'est-ce qui a plu au jury à votre avis?

➤ Le film livre un récit bouleversant sur fond de guerre, de pauvreté et de migration; des thèmes forts qui entrent en résonance avec l'histoire des Etats-Unis. Du jour au lendemain, Parvaneh se retrouve livrée à elle-même dans un pays qu'elle ne connaît et ne comprend pas. C'est un personnage auquel beaucoup de gens peuvent s'identifier.

C'est votre cas?

➤ Non, pas vraiment. Je suis née de parents iraniens mais j'ai grandi à Lausanne. Mis à part mon physique, je n'ai rien en commun avec cette jeune afghane.

Comment avez-vous fait pour vous glisser dans la peau d'une immigrée?

➤ J'ai essayé de me désoccidentaliser pour qu'on sente que mon personnage n'était pas d'ici. Je me suis aussi inspirée d'un stage de clown que j'avais suivi à l'école de théâtre. Les clowns sont des êtres naïfs, qui découvrent tout. Il fallait que j'adopte cette attitude pour que tout autour de moi paraisse nouveau et effrayant. Ce qui m'a aidée, c'est que le tournage se passait à Zurich, avec une équipe alémanique. Alors effectivement, ne comprenant pas un mot de ce qui se disait, je me suis parfois sentie seule et perdue [rires].

Des dialogues en allemand pour un rôle principal, vous ne reculez pas devant la difficulté...

➤ Le plus dur c'était surtout de me



Doublement récompensée:
la comédienne Marion Chabloz.

Culture

Soutien aux jeunes artistes

Depuis 1969, le Pour-cent culturel Migros encourage les artistes suisses en leur décernant des prix d'études et/ou d'encouragement leur permettant de poursuivre leur formation dans de bonnes conditions et de bénéficier d'une aide sur mesure (coaching, promotion). Pour les étudiants en art dramatique, le Pour-cent culturel Migros a organisé récemment un concours en Suisse romande et en Suisse alémanique. Treize talents ont convaincu les deux jurys. Les lauréats ont obtenu des prix d'études d'un montant global de 187 200 francs, soit 14 400 francs par étudiant. En sus, Marion Chabloz, de la Haute école de théâtre de Suisse romande, s'est vu décerner un prix d'encouragement.

www.pour-cent-culturel-migros.ch/concoursjeunestalents.

MIGROS
pour-cent culturel

Hauptausgabe

24 Heures
1001 Lausanne
021/ 349 44 44
www.24heures.chGenre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'577
Parution: 6x/semaineN° de thème: 375.038
N° d'abonnement: 1077446
Page: 25
Surface: 18'037 mm²

Des étudiants de la Manufacture revisitent *Richard III*

Théâtre

La pièce de Shakespeare s'installe deux soirs dans le théâtre élisabéthain du Petit Globe, à Yverdon

La figure de Richard III hante les terres vaudoises. Cinq mois après la version qu'en donnait Laurent Fréchuret à Vidy, une petite équipe d'étudiants de la Haute Ecole de théâtre de la Manufacture relève le défi du classique shakespearien au Petit Globe d'Yverdon. Sans craindre le jeu des comparaisons.

«A Vidy, c'était horrible», tranche Emma Pluyaut-Biwer, étudiante de deuxième année à la mise en scène de ce projet collectif qui remplace les vacances. «Il y avait tout ce qu'il ne fallait pas faire!» Notamment «une absence de direction d'acteurs qui menait à une pluralité de voix discordantes, selon la jeune femme, qui voit plutôt son rôle dans l'unification des énergies réunies. Il faut s'assurer que tout le monde partage le même vocabulaire. Ensuite, j'interviens surtout quand ça ne marche pas pour lever des obstacles, trouver des solutions.»



A la mise en scène, Emma Pluyaut-Biwer ne diabolise pas son Richard III. DR

Dans le cadre rêvé du théâtre élisabéthain d'Yverdon que leur ont ouvert Michèle et Geoffrey Dyson, du Pull Off, le *Richard III* de la petite troupe ne compte pas déployer des fastes décoratifs. «Un rideau de velours rouge et trois chaises suffisent.» La pièce, ramenée à une durée d'environ deux heures, tente de préserver une part d'ambiguïté à un personnage souvent assimilé au mal absolu. «Il y a eu des tentatives pour faire de Richard III

un nazi. Je n'ai pas cherché à le dépoussiérer ni à en donner une version d'époque. Je n'ai pas voulu en faire un monstre, mais plutôt le petit dernier qui cherche à faire sa place dans la famille.»

Pas question donc d'en faire un concentré de malveillance portant les stigmates de ses tares morales: bossu et boiteux. «Il est charismatique, séduisant - on peut tomber amoureux de notre Richard III - mais il trempe quand même dans les magouilles, les coups bas.» Cette plus grande plasticité du rôle - même si Emma Pluyaut-Biwer rappelle que le futur monarque, jouet des circonstances, ne tire pas toutes les ficelles - permet aussi de varier les perspectives dramatiques. «Sa duplicité n'est pas toujours apparente, on peut y croire.» Après ce *Richard III*, le Petit Globe accueillera par contre, vendredi, le Shakespeare à la mode franchement comique de la Cie des Chemins de Terre. **Boris Senff**

Yverdon, Petit Globe

Me 6 et je 7 août (20 h)

Rens.: 024 425 70 00

www.petit-globe.ch

Quai Ouest



Production	2012
Pays	Suisse
Durée	72 min.
Acteurs	Marc Berger, Alexandre Doublet, Laetitia Dosch, Aurélien Patouillard, Catherine Travalletti et Viviane Pavillon
Réalisateurs	Lionel Rupp et Adrien Rupp
Âge légal (requis/conseillé)	GE 16/16 - NE 16/16 - VD 16/16

Norbert Creutz — n'a pas vu Antoine Duplan ★★ estime

Un homme qui veut mourir se fait conduire dans un quartier obscur et se jette à l'eau. On le repêche. Il se dépouille de ses biens terrestres. Dans son voyage au bout de la nuit, il croise des individus à peine nyctalopes, un chauve inquiétant, une brune à lunettes, une blonde aux yeux enkhôlés comme une héroïne de film expressionniste. Tiré d'une pièce de Bernard-Marie Koltès, *Quai Ouest* est une œuvre témoignant d'une ambition graphique et intellectuelle certaine. Les frères Rupp, Adrien, plutôt Lausannois, et Lionel, plutôt Genevois, ont proposé le projet en 2006 à la Manufacture. Sans cesse remis en question pour des raisons budgétaires, le tournage, qui devait durer trois semaines, s'est étalé sur cinq années, se transformant en laboratoire pour les étudiants de cinéma de la HEAD (Genève) et étudiants acteurs de la HETSR (Lausanne). Au final, un film noir de noir dont l'onirisme apocalyptique renvoie à *Element of Crime* de Lars von Trier. Tout a été tourné dans des ruines et des friches naturelles. Ces décors aléatoires participent d'une ambiance qui suinte le glauque — ô ce triste coït à même un sol carrelé aussi crasseux que la chambre de *Stalker*. Forcément théâtral, parfois hermétique, ce nocturne urbain n'évite pas quelques défauts inhérents aux premières œuvres (les comédiens prennent des airs bien graves en récitant leur texte), mais séduit par son esthétique de la noirceur. Pierre Audétat signe la musique largement atonale de *Quai Ouest*, une pulsation vitale et tragique comme un SOS tapé sur un radiateur.

Photo©Géraldine Rod

LAETITIA DOSCH, À L'AVENTURE

Dans *Don't Touch Me Please* de Shanti Masud (court métrage, 2010), Laetitia Dosch danse furieusement sur *Tainted Love*. Dans *Au bord du monde* de Cécile Biclér et Hervé Coqueret (court métrage, 2011), son personnage termine en une étrange sculpture, belle et grotesque, empalé sur un balai. Présence singulière, la comédienne venue surtout de la danse et de la performance apporte un sens du risque, de l'engagement qui demeure toujours très joueur, mélange d'apparente fragilité et d'énergie corporelle, un savant dosage de spontanéité et de charme calculé, une manière de jouer par petites inflexions des incongruités de son propre personnage – voix, phrasé, présence du corps, maladresses et audaces, débordements. Dans son one-woman show, que nous avons vu à Vanves, Laetitia Dosch joue une humoriste qui enchaîne énormités et sales blagues pas drôles. Elle crée sciemment le malaise dans la salle, multipliant les temps morts, s'enfonçant de plus en plus. Le rôle qu'elle se donne à elle-même est donc tout ce qui serait le cauchemar d'un autre comédien : spectacle qui dérape, silences flottants, réactions outrées du public... « *J'aime quand ça déborde.* » En ligne de mire, le personnage imprévisible et « *inadéquat* » d'Andy Kaufman, « *qui joue beaucoup avec la déception du public et avec qui on a l'impression que tout peut arriver.* »

Au cinéma où elle est l'interprète principale des films de Justine Triet, *Vilaine fille mauvais garçon* et *La Bataille de Solferino*, c'est d'une autre manière que Laetitia Dosch trouve encore à

jouer avec des situations limites. Dans *La Bataille de Solferino*, son personnage se trouve jeté dans la foule de l'élection présidentielle de 2012 (elle joue une journaliste de télévision), la marmaille hurlante, et de longues et éprouvantes disputes avec un ex-mari joué par Vincent Macaigne. Ce « *plaisir de manipulation* », seule en scène, trouve son miroir inverse lors de situations de tournage déstabilisantes, où se trouvent manipulés les états des acteurs, devenus une « *matière de jeu* ». « *Justine bosse bien sur ce genre de choses. Elle donne très peu d'indications mais elle nous met dans des états un peu border, des trances bizarres, avec l'alcool, avec la fatigue, en nous déstabilisant ou au contraire en nous mettant très à l'aise.* » Son personnage, « *le seul ancré dans la réalité, avec les enfants, son boulot, se trouve plongé dans quelque chose qui le dépasse et dans lequel il s'enfoncé* » – encore. Pour l'interpréter, Laetitia Dosch dit s'être inspiré du personnage joué par Claire Danes dans la série *Homeland*, « *qui elle aussi est beaucoup remise en cause sur son aptitude ou non à voir la réalité et à la gérer convenablement.* » Inaptitude (inadaptation, inadéquation) : c'est le fil rouge que l'actrice trouve d'elle-même à son parcours, qui l'a menée du théâtre à la danse, à la performance et au cinéma. Écoles de théâtre en France puis en Suisse, où « *des profs très fous* » lui donnent vraiment envie de faire ce métier, « *performances politiques* » (« *Je ne crois pas que c'était très bien, mais c'était très punk* »), Shakespeare avec Éric Ruf, danse avec la chorégraphe espagnole La Ribot, l'Italien Marco Berrettini... « *J'ai remarqué que dans tout ce que*



Laetitia refait péter Ardanthé, spectacle de Laetitia Dosch et Anne Steffens (2013).



Vilaine fille mauvais garçon de Justine Triet (2011).

j'ai fait je me suis toujours trouvée dans des situations où j'étais inapte. J'ai toujours tout fait comme si je n'avais pas les outils. Et je remarque aussi que les personnages que je joue sont toujours inaptes. Et c'est vrai que c'est ça qui me touche. En même temps, si on n'est pas inapte, ce n'est pas très drôle... »

On sent un appétit pour l'expérience, l'aventure, plus que pour le « beau rôle ». Pour son rôle dans *La Bataille de Solferino*, l'intérêt de Laetitia Dosch a été éveillé aussi bien par l'opacité du personnage (« On ne sait pas qui c'est, cette fille ! Les autres ont

des identités beaucoup plus claires. C'est ce qui m'a le plus impressionnée à la lecture du scénario : elle est comme effacée »), que par sa lutte pour ne pas sombrer. « C'est peut-être d'avoir été élevée avec Shakespeare et Dostoïevski, mais j'ai besoin de quelque chose de fiévreux. » Toute « inaptitude » mise à part, l'expérience de la scène vient appuyer le travail de l'actrice de cinéma. Dans la danse et la performance, « on se base sur des concepts, qu'on doit rendre vivants. Et dans le long métrage de *Justine*, même si le film était très écrit, on était souvent en improvisation, et il fallait quand même essayer de trouver le concept de ce personnage. Dans les scènes de foule rue de *Solferino*, où des gens interviennent n'importe quand, où il fallait se servir de tout ce qu'il se passe, c'était utile ». Dans *Vilaine fille mauvais garçon*, Laetitia Dosch a dû copier musicalement son propre phrasé, un travail qu'elle a rapproché de certaines expériences de théâtre ou de danse (« Aujourd'hui, dans la danse, on fait parler les gens et on choisit des acteurs »). Pour le début de son spectacle, elle a imaginé au contraire être filmée en gros plan. Ces allers-retours semblent permanents et même si l'actrice regrette qu'il n'y ait pas, en France, de formation spécifique pour le jeu d'acteur au cinéma, il ne faut pas douter que tout ce qu'elle ramène d'expériences aventureuses est aussi ce qui fait le prix de ses interprétations.

Florence Maillard

Propos recueillis par Joachim Lepastier et Florence Maillard
à Paris, le 14 mars.